

Anne-Marie Pol

COLOC' D'ENFER !



Flammarion

Extrait de la publication

ANNE-MARIE POL

Coloc d'enfer !

« – Hey, Diego !

Le troisième coloc. Je me retourne, et... le choc. Yeux charbon, cheveux idem, et barbe de trois jours... là, sur le seuil, ce ne serait pas le clone de Johnny Depp, par hasard ?

– Sa-salut, je bégaie.

L'émotion me picote la peau. C'est l'horreur. Non. C'est super-agréable.

L'Espagnol me sourit.

– ¡ Holá, guapa ! »

Pour fêter ses 15 ans, Arièle s'envole une semaine à Madrid rejoindre sa sœur qui partage un appartement avec d'autres étudiants. À elle la liberté, le soleil et les virées nocturnes ! Si en plus le coloc espagnol est super-mignon...

Couverture de Frédérique Deviller
V-09 / ISBN 978-2-0812-2409-4

8 €
PRIX
FRANCE



Coloc d'enfer!

Ce texte a fait l'objet d'une première publication dans le magazine
Je bouquine, n° 294, août 2008.

© Éditions Flammarion, 2009

87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-0812-2409-4

Extrait de la publication

ANNE-MARIE POL

Coloc d'enfer!

Tribal Flammarion

Extrait de la publication

*Pour ma sœur Bérénice,
En souvenir des jours heureux de Madrid,
Et pour Lætitia, ma nièce,
Qui parcourt le monde de coloc en coloc !*

1. UNE GIRAFE EN CARAFE

Dimanche 1^{er} juillet, vers 19 h 30

Je me ronge rageusement l'ongle du pouce.

Assise sur mon sac à dos, à l'aéroport de Madrid, j'attends ma sœur Charlotte depuis une heure. Elle devait venir me chercher à ma descente de l'avion et... personne !

Autour de moi, une foule anonyme circule, et ça se retrouve, et ça se congratule, et ça s'embrasse... ! Rien de tel pour se sentir seule au monde, ou pire : oubliée. Pour patienter, j'ai relu de A jusqu'à Z mon magazine favori, *Tops au top* (déjà épluché pendant le vol), mais je viens de le laisser tomber à mes pieds, à côté de ma besace.

Ras-le-bol de poireauter !

Charlotte exagère ! Elle a vingt ans, j'en aurai quinze dans trois jours – le 4 juillet.

M'abandonner de cette façon dans un pays inconnu = trop nul ! En plus, c'est elle qui m'a invitée pour mon anniversaire. Depuis six mois, elle fait un stage à Madrid, et je vais passer une semaine dans l'appartement qu'elle partage avec d'autres colocs. Elle pourrait assumer ses responsabilités, non ?

Et je râle, je râle, je râle...

Puis, j'ouvre grand mes oreilles au cas où elle m'appellerait à pleins poumons à travers le hall :

– Arièle !

Hélas, j'entends juste le brouhaha (horripilant) des « autres ».

Alors, pour la énième fois, je dégaine mon portable, je téléphone à la LÂCHEUSE. Oh ! zut ! Pour la énième fois, je (re) tombe sur son répondeur. Laisser un énième message ? Inutile.

Après avoir coupé, j'ai un de ces cafards !

Je me fais pitié.

D'ailleurs, les gens m'adressent des regards furtifs ou compatissants. J'ai l'air d'une pauvre petite chose abandonnée, ça, c'est sûr.

Quoique.

« Petite » s'adapte mal à la vertigineuse « girafe » – mon surnom à la maison – que je suis : 1 m 78 ! Mes « cheveux dorés, mes grands yeux noirs et mes cils immenses » (selon Maman) ne m'en consolent pas.

Et, girafe ou pas, me voilà d'une humeur de chien !

À cette minute...

Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ?

Un jeune type vient rôder de mon côté ! D'un tour de main, je ramasse mon magazine, mais... pas le temps de m'y plonger ! Le « rôdeur » s'informe avec l'accent espagnol :

– Tou es parisienne ?

Oui. Et après ?

– Yé peux t'aider ?

– NON ! j'aboie.

Je me lève... – ouille ! Il m'arrive à l'épaule – ... et je ramasse mon barda.

– Yé peux *acompañarte*, si tou veux ? reprend Superglu.

Ça me flanque un petit frisson d'angoisse. Et les recommandations de Maman s'affichent illico sur l'écran de ma mémoire.

*Ne réponds JAMAIS à un inconnu,
N'accepte JAMAIS d'en suivre un,
Reste TOUJOURS sous la protection
de ta sœur...*

Si je veux échapper à ce dragueur d'aéroport, je n'ai plus qu'une solution : je file direct chez Charlotte, moi !

– Yé peux porter ton bagage... ?

« Yé peux, yé peux », s'il pouvait me lâcher, surtout ! J'enfouis mon journal dans ma besace, j'endosse mon sac à toute vitesse, et je m'élançe vers la sortie.

Les girafes ont un avantage : de longues pattes !

Suivant le fléchage, je fonce à la station des bus qui relie l'aéroport à la ville. Dilapider en taxi mes 50 euros d'argent de poche ? Pas question ! Grâce aux cours d'espagnol de la señorita Perez, ma prof au collège, je réussis à m'informer, je monte *in extremis* dans un véhicule prêt à partir, je paie et je m'affale sur un siège. À l'instant où le bus démarre, le crampon essoufflé tape à la portière... qui ne s'ouvre pas ! Bien fait !

J'éclate de rire.

Une fois au terminus, il pousse des ailes d'ange gardien au chauffeur du bus : il m'indique le chemin à suivre pour parvenir jusqu'à la *calle Guzman el Bueno*, à 200m, où habite ma sœur Charlotte...

Écrasée sous mon sac à dos, je monte la rue pentue et je pile enfin devant le n° 67, un grand

machin de béton à la porte mi-verre mi-métal... qui s'ouvre sur le concierge sortant les poubelles! La chance! Ayant capté mon charabia, il me laisse entrer, il m'indique même l'étage des *estudiantes*.

Je me précipite vers l'ascenseur.

2. LA GIRAFE, LE HÉRISSON ET LES AUTRES

J'ai un de ces tracs ! À croire que je vais passer un examen. D'ailleurs, c'en est un.

Comment les colocs vont-ils m'accueillir ?

Le temps de me poser la question et je débarque au huitième, le dernier étage. Sur le palier étroit, une seule porte, où une liste est punaisée :

*Charlotte Vivien
Diego Del Rey
Sissy Fuller
Benjamin Maillart*

Tous ces noms m'apportent un brusque parfum de mystère. Ma sœur cohabite avec un Espagnol, une Américaine et un Français. Elle

ne m'a rien dit de plus. Je ne sais rien sur eux. Surprise(s) à l'approche ! Pour paraître à mon avantage, je me défais de mon sac à dos. Il dégringole sur le paillason avec un bruit sourd.

Puis je soooooooooonne.

Un pas s'approche...

Me souvenant d'un article de *Tops au top*, «*Le sourire, passeport vers le succès*», je prépare une risette grande comme ça à l'intention de «*mon*» premier coloc... !

Un garçon m'ouvre. Brun, yeux clairs, il est à peine plus vieux que moi, et un peu plus petit. C'est le (triste) destin des girafes de dépasser d'une tête tout un chacun. Du coup, mon rictus radieux se fige :

– Je suis Arièle, je bafouille.

– OK, et qu'est-ce que *vous* voulez ?

Le Français. Mais pourquoi me vouvoie-t-il ? À cause de ma taille, je parie. Du coup, je le toise.

– La sœur de Charlotte, c'est moi, j'ajoute.

Aucune réaction ! Mais à ce moment (désagréable), une voix claironne mon prénom avec un accent craquant :

– *Ahièle !*

Du couloir étroit menant à la porte d'entrée a surgi une grande perche... – pire que moi, pas possible ! – ... pieds nus, et vêtue d'un jogging couleur fraise. L'Américaine ! Elle m'attendait,

elle, au moins ! Elle m'enlace en une joyeuse accolade, tandis que sa chevelure châtain voltige de-ci, de-là.

– *I'm Sissy !*

– Chouette, enfin quelqu'un de sympa ! je m'écrie.

Le Français reçoit ma perfidie en pleine figure et proteste :

– Charlotte ne m'a pas prévenu de ton arrivée...

(Tiens, il me tutoie ? Trop tard : je le déteste déjà.)

– ... et tu ne lui ressembles *pas du tout* !

Oh ! quelle gifle... MERCI !

Charlotte a une taille normale (1 m 67), un visage de princesse, des cheveux de fée, et personne n'a jamais eu l'idée de la traiter de girafe...

Je pique un fard effroyable, mais Sissy retourne la situation à mon avantage. Désignant mon sac à l'imbuvable *French* :

– *Please*, Benjamin, susurre-t-elle, *a touch of* galanterie.

Le voilà obligé d'empoigner mon balluchon ! Il va le déposer devant une des portes du couloir, celle de Charlotte, je suppose, puis il rentre dans sa chambre, s'y enferme... V'lan !

Sissy éclate de rire.

– *Benjamin is a hedgedog*. Tou sais ? *Le bête* avec des piquants.

– Yes, un hérisson !

Elle glousse, moi aussi. Tout s'explique : hérisson + girafe = dialogue impossible. Si ça se trouve, il s'agit d'une découverte zoologique majeure ! Sur ce... Driiiiing !... La sonnerie du téléphone m'éloigne illico des sciences naturelles.

– *For you, Ahièle !* m'annonce Sissy, qui a couru au salon décrocher le fixe.

Je me précipite à l'appareil :

– Charlotte !

– ALORS, COMME ÇA, TU ES DÉJÀ À L'APPART ? rugit-elle au bout du fil. Une heure que je te cherche à l'aéroport ! J'ai failli alerter la police ou avvertir les parents...

« *En cas de conflit, ai-je lu dans *Tops au top, taisez-vous, ou criez plus fort que l'adversaire.* » D'habitude, je me conforme à la première solution, mais, là, je choisis la seconde.*

– Hé ho, je braille, c'est MOI qui me suis desséchée à t'attendre, nuance, et je t'ai laissé dix messages ! Tu aurais pu me rappeler, TOI !

Ma sœur en reste baba, puis elle se justifie : elle était « en réunion » avec le boss et autres VIP de la boîte de production de disques, où elle fait son stage. Dans ce cas-là, impossible de téléphoner, ordres du chef !

– ... et je pensais, Arièle, que tu ne bougerais pas de l'aéroport !

– Sauf que j’ai été... euh... agressée par un maniaque, alors, tu comprends...

Silence atterré. Puis :

– Ça va, conclut brusquement Charlotte, *on* arrive.

«*On...*» C’est qui? Ce pronom indéfini me fait une sale impression; je l’oublie lorsque l’Américaine m’entraîne «*visitar the flat*».

Il donne sur une immense terrasse; pour me la montrer, Sissy ouvre la porte-fenêtre. Dans la nuit violâtre, j’aperçois une rambarde blanche, les branches effilées de quelques arbustes et, la gorge serrée par une bouffée de bonheur, je vois briller, alentour, les lumières de Madrid...

Tâchant d’imiter le langage de Sissy, une ratatouille hispano-franco-américaine hyper-sympa, je m’exclame :

– *This appart is mucho* joli!

Déjà, je m’y sens bien. Si je m’écoutais, je danserais de joie!

Heureusement, je ne m’écoute pas : la danse n’est pas une activité qui sied aux girafes, à mon avis.

– *Come on, Ahièle!* reprend Sissy.

Je la suis dans sa chambre.

Vêtements en tas sur le lit, chaussures jetées à droite et à gauche, produits de beauté et de maquillage éparpillés au milieu de la table où

trônent, aussi, un ordinateur portable, un bouquet de fleurs à demi fanées dans un vase + une bouteille de Coca...

– ... Oh! le bazar! je rigole.

Et mon rire se casse net.

Sur le mur s'étale l'immense photo d'une fille sublissime aux cheveux malmenés par le vent et aux yeux hypermaquillés qui... ma parole... ressemble à Sissy!

– C'est... toi? je bredouille, incroyablement.

– Si, *of course*, je suis top-modèle.

Ça me scie!

À Paris, je vis dans un environnement de gens «normaux» : ma mère est prof de physique, mon père comptable, et ma sœur fait une école de commerce. Aucune fantaisie dans la famille, pas un artiste à l'horizon, nul petit grain de folie! Du coup, les mannequins, ces filles papillons, me fascinent. Leur univers me paraît si coloré-exceptionnel à côté du mien, tellement gris-banal! Cela dit, je n'en avais jamais vu une de près...

– Tu me montreras ton book? je murmure, à la vue du portfolio posé contre le mur.

Sissy ne m'écoute plus. Elle vient de héler quelqu'un passant dans le couloir :

– *Hey, Diego!*

Le troisième coloc! Je me retourne, et... le choc! Yeux charbon, cheveux idem, et barbe de

trois jours... là, sur le seuil, ce ne serait pas le clone de Johnny Depp, par hasard ?

– Sa-salut, je bégaie.

L'émotion me picote la peau. C'est l'horreur. Non. C'est super-agréable.

L'Espagnol me sourit blanc bleu.

– ¡ *Holá, guapa*¹ !

Je vire rouge tomate. Soudain, mon cœur fait boum, boum, boum. Mais, brève apparition, l'Espagnol a déjà disparu dans sa chambre – en face. Sissy baisse la tête. L'atmosphère pèse très lourd, soudain.

Silence.

Une... deux... trois secondes s'écoulent, et je vois une grosse larme couler sur la joue de la top-modèle...

– Qu'est-ce que tu as ? je souffle, embêtée.

Elle renifle sans répondre.

Il y a du cœur brisé dans l'air, je parie...

Pile à cette seconde, la porte d'entrée claque, puis :

– Arièle, où tu es ? claironne Charlotte.

Je sors de la chambre comme un bolide.

Ma sœur, enfin !

On « coïncide » dans le salon. Elle me saute au cou :

– Gigi !

1. « Salut, ma belle ! », en espagnol.

– Lolo!

Je la serre dans mes bras, puis je ravale un petit cri. Planté à deux pas, il y a un chevelu à petites lunettes...

– C'est Alvaro, me précise ma sœur.

Elle le bombarde d'un regard énamouré.

Pas besoin de sous-titre! Voilà l'explication du « on » qui m'intriguait : Charlotte a un copain. Quel scoop! Elle qui a toujours privilégié ses études...! Mais elle a, aussi, jeté aux orties son uniforme de bonne élève. Ce soir, elle porte un short en satin rayé, des sandales compensées, un tee-shirt grand comme un timbre-poste, et des boucles d'oreilles extravagantes tintinnabulent à ses oreilles.

Alors, brusquement, même si je la domine d'une bonne tête, je me sens vraiment la « petite » face à la « grande »... d'autant que le « zigue » (selon l'expression démodée de mon père) insiste sans aucun tact :

– ¡ *Hola, la hermanita* ¹ !

Je grommelle un « bonsoir » bougon.

– Allez, me houspille Charlotte, ne fais pas cette tête, on t'emmène dîner dehors...

– À 22 heures ?

C'est l'heure où, d'habitude, je me brosse les dents avant d'aller au lit. Si Maman savait ça! Du coup, association d'idées, je pousse un cri :

1. « Salut, la petite sœur ! »